Le pèlerinage aujourd'hui : entre socialité et hagiothérapie

The Pilgrimage Today: Between Holy Medicine and Social Bonds

Agnès Bernard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8343>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8343

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 57-78

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Agnès Bernard, « Le pèlerinage aujourd'hui : entre socialité et hagiothérapie », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 31 août 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8343> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8343

AGNÈS BERNARD

Communication et solidarité

Université Blaise Pascal, Clermont Ferrand

F-63000

Bernard_agnes@yahoo.fr

LE PÈLERINAGE AUJOURD'HUI : ENTRE SOCIALITÉ ET HAGIOTHÉRAPIE

Résumé. — Les pratiques communicationnelles dans l'espace du religieux ont, entre autres vocations, celle de « rendre visible » un groupe religieux dans l'espace public. La contribution illustre cette affirmation en interrogeant la pratique du pèlerinage. Précisément, en examinant précisément le sens des pratiques cultuelles catholiques en Basse-Auvergne contemporaine, et plus particulièrement la Dévalade, cérémonie de clôture du pèlerinage de Vassivière. On posera donc cette question : quelles mutations et fonctions émergentes peut-on repérer et analyser dans cette sorte de « *reconquista* » (« reconquête ») de la communication directe et de « *propaganda fide* » (« propagation de la foi ») d'une Église encore vivante ?

Mots clés. — Pèlerinage, sacré, lien social, communication, médiation, réception.

Familières de l'anthropologie, de la sociologie et de l'histoire, les questions religieuses ont longtemps été tenues à l'écart par les sciences de l'information et de la communication (sic). D'aucuns ont même affirmé qu'« il y a[vait] un impensé religieux dans la discipline. Un religieux convoqué pour des célébrations communicationnelles, ou au contraire refoulé sans être pensé » (Riondet, 2007 : 1). Cependant, la communication est au cœur de la mission des Églises. Les questions de communication relatives aux espaces du religieux recouvrent nombre de domaines, dont celui des pratiques communicationnelles qui sont des *prises en visibilité* des groupes religieux dans l'espace public, entre autres exemples, *via* le pèlerinage.

Pour préciser le concept de pèlerinage – largement décrit par Alphonse Dupront (1987) –, rappelons que, en principe, il s'agit d'un acte volontaire. Il apparaît comme le recours, la demande de grâce qui anime les pèlerins, comme un rite de renaissance ou encore comme un hommage et un commerce direct avec la toute puissance invoquée. Les pèlerinages sont non seulement des pratiques sociales, mais aussi des spectacles grâce auxquels la communauté religieuse s'exhibe et renforce son identité. C'est précisément ces rituels que nous allons étudier, en examinant le sens des pratiques cultuelles catholiques en Basse-Auvergne contemporaine, et plus particulièrement celui de la Dévalade, cérémonie de clôture du pèlerinage de Vassivière. Quelles mutations et fonctions émergentes la recherche en information-communication peut-elle repérer et analyser dans l'espace du religieux, dans cette sorte de « *reconquista* » de la communication directe et de « *propaganda fide* » d'une Église encore vivante ?

Les auteurs les plus divers s'accordent sur un point : les formes, les motivations et les pratiques du pèlerinage oscillent entre sacré et profane, entre foi et loisirs. « Les pèlerins se distinguent les uns des autres par un degré d'autonomie différent vis-à-vis du message et des pratiques religieuses formant ainsi une typologie constituée de pèlerins fidèles, de pèlerins autonomes, de pèlerins critiques et de pèlerins séculiers » (Berzano, 2007 : 3).

Qu'est-ce qui les motive au *xxi*^e siècle ? C'est la question posée à une cinquantaine d'acteurs de la Dévalade, membres du clergé régulier et séculier, personnes occupant des fonctions de diacres, d'aumôniers, mais aussi à des paroissiens et à des touristes croyants ou non, pratiquants ou non. Les propos des personnes interrogées – clergé, attachés à l'Église et fidèles – constituent un témoignage spontané et brut, parfois sans références précises, mais ils apportent un éclairage pourvu d'intérêt. Ce travail exploratoire repose sur une approche compréhensive fondée sur les seuls témoignages et trouve sa justification dans l'absence de précédents. Notre hypothèse est que, aujourd'hui, le pèlerinage adopte des formes très diversifiées : il peut être simultanément touristique et convivial sans perdre sa vocation sacrée (religieuse ou, plus largement, spirituelle), voire hagiotherapeutique (voir *infra*).

D'emblée, il convient de définir le concept du sacré. Si Max Weber (1919 : 16) a vu dans le désenchantement du monde le recul des croyances religieuses ou magiques, si Émile Durkheim (1912) ou Mircea Eliade (1972) ont traité du sacré comme d'une

notion transculturelle, sa définition demeure aujourd'hui encore une gageure, surtout dans un environnement largement désacralisé. Dans les sociétés contemporaines, le sacré tend à s'émanciper de l'expérience religieuse et repose sur la subjectivité et sur les affinités électives de l'individu ou du groupe. C'est donc débarrassé de sa dimension transcendante que le terme sera utilisé, pour s'en tenir à ses effets collectifs.

La méthodologie hypothético-déductive utilisée combine une étude des textes, une observation participante, une analyse de contenu thématique du discours et une mise en parole des répondants à travers des extraits des 60 entretiens semi-directifs conduits le 25 septembre 2011 à Vassivière. Une première partie s'intéresse à la littérature relative à l'histoire de Vassivière et au concept de pèlerinage : communication voulue par l'Église – perçue par les fidèles, utile (ou non) à son discours ; la seconde partie tente de résumer les multiples composantes de la pratique pèlerine à Vassivière ; la troisième partie interroge la quête de sacré au sanctuaire de Vassivière.

Figures 1 et 2. À gauche, Dévalade au XVIII^e siècle (tableau anonyme, s. d.) ; à droite, Dévalade au XXI^e siècle (photographie : A. Bernard, 25/09/11).

Histoire et définition

Histoire du pèlerinage de Vassivière

Le plus ancien ouvrage relatif au pèlerinage de Vassivière est publié à Lyon en 1615 par le père Michel Coyssard. Puis, en 1688, un bénédictin, Jean-Marie Cladière, s'appuie sur le travail précédent et sur les procès-verbaux des miracles pour rédiger un opuscule. En 1869, le chanoine Chaix poursuit l'œuvre de ces prédécesseurs puis, en 1891, un érudit local, Élie Jaloustre, publie à Brioude une

solide étude rééditée et augmentée par les soins de l'abbé Blot, curé de Besse, en 1910. Les publications les plus récentes sont celles de l'abbé Louis Perrier (1989), curé de Besse et de Philippe Auserve (2004), responsable du pèlerinage.

Ce rassemblement avait donc déjà lieu au ^{xvi}^e siècle. Très fréquenté, il répond à l'estivage des troupeaux. La Vierge noircie miraculeuse et transhumante est portée deux fois par an en procession. Le 2 juillet, lors de la Montade où elle quitte l'église Saint-André de Besse et gagne sa chapelle à 1 300 mètres d'altitude, et le 25 septembre, pour la Dévalade : pour l'hiver, elle est rapportée à Besse, village de 1 700 habitants. La statue est entourée par les porteurs et les reines de Notre-Dame et la fête est marquée par des coups de fusils dans les fermes avoisinantes, des feux d'artifice, des illuminations lorsqu'elle fait son entrée dans le village de Besse. On peut dire que la communauté chrétienne se donne en spectacle à elle-même : la mise en scène de la cérémonie en est d'autant plus soignée. Plus de mille curieux ou fidèles se pressent autour de la Vierge et représentent un échantillon important et diversifié de la population. C'est un pèlerinage dont les origines sont mal connues. S'agit-il de la persistance d'un culte païen lié à la transhumance des troupeaux ? Officiellement, il débute avec la mésaventure de Pierre Gef, en 1547. Ce marchand de Besse aurait recouvré la vue qu'il avait perdue en raillant la dévotion de ses compagnons pour une image de Marie encastree dans la niche d'une vieille muraille. Ce miracle est à l'origine de la construction de la chapelle entre 1550 et 1555. Au ^{xvii}^e siècle, Vassivière est un des grands pèlerinages de France et la chapelle agrandie s'entoure de nombreuses hôtelleries. Pendant la Révolution, elle devient une grange à foin et la statue est brûlée. L'effigie actuelle est une copie du ^{xix}^e siècle, vénérée au sanctuaire. En 1804, une bienfaitrice fait l'acquisition de la chapelle où se déroule aujourd'hui la célébration et en fait don à la paroisse de Besse. Le pèlerinage reprend de l'ampleur et, le 4 juillet 1841, 20 000 pèlerins se pressent autour de l'évêque de Clermont. Le 3 juillet 1881, 30 000 personnes participent à la célébration du couronnement de la statue. Plus tard, la célébration du centenaire de ce couronnement, présidé par le cardinal Marty, attire 10 000 personnes. En 2011, un autre don permet la construction d'un corps de bâtiment supplémentaire pour accueillir les fidèles et retransmettre la messe sur écran. Le 25 septembre 2011, jour de notre enquête, la presse estime à un millier le nombre des présents à la chapelle de Besse, mais il est difficile de chiffrer l'ensemble des participants dans la ville au moment du feu d'artifice. Difficile aussi de connaître la juste fréquentation du site : en effet, le pèlerinage s'étend sur trois mois entre la Dévalade et la Montade. Chaque jour, deux messes sont dites à la chapelle. Il est donc délicat de mesurer l'affluence des pèlerins au cours de cette période. Toutefois, d'après une estimation des bénévoles à l'accueil, 6 000 personnes auraient pris part aux célébrations. Et, grâce aux registres, on peut estimer que 10 000 à 20 000 personnes se rendent au sanctuaire dans une démarche religieuse. Une centaine de cierges brûlent nuit et jour pendant trois mois.

Vassivière et le discours de l'Église : un média de propagande

« L'Église ne crée pas le pèlerinage, elle l'authentifie, l'organise, le discipline pour le plus grand profit du pèlerin. Le signe qui suscite le pèlerinage vient d'ailleurs, il annonce Dieu au Monde » (Chelini, Branthomme, 1982 : 429). Pour quelle raison ce pèlerinage a-t-il connu une telle faveur ? Désormais, il s'agit de techniques de communication. À l'époque, l'Église s'est engagée dans la défense du culte marial contre le protestantisme iconoclaste qui se développe facilement dans les régions d'élevage comme Besse, car il est difficile de contrôler les bergers des burons¹. Il semble que le développement du pèlerinage de Vassivière soit un outil de propagande utilisé localement pour endiguer la diffusion du protestantisme. L'historien Philippe Auserve (2004) voit dans Pierre Gef – ce bon marchand de Besse – un homme qui, séduit par Jean Calvin, refuse le culte marial si fortement ancré en Auvergne. En effet, à une époque où n'existait aucun média, la diffusion des doctrines nouvelles passait par les marchands. En développant le pèlerinage, le clergé local le transforme en fer de lance de la Contre-Réforme.

On peut également percevoir ce pèlerinage comme un moyen pour l'Église de moraliser la population. Même si, pour Jacques Ellul (1967 : 36), « ces pratiques religieuses ne peuvent pas toutes être assimilées à un outil de propagande, on peut aussi les voir comme l'expression d'une foi spontanée » de la part des ouailles de Besse. Après l'estive, quand les jeunes gens accompagnaient les bêtes dans les pâtures d'altitude pour la fabrication des fromages, nombre de filles redescendaient enceintes. Les prêtres légalisaient alors les unions. Mais le jansénisme, apanage de l'aristocratie, descendit dans les cures des villages et ces pratiques matrimoniales furent interdites. Vassivière était un moyen de rappeler à la société rurale la toute puissance de la Vierge.

Aujourd'hui, la Dévalade est présentée par la commune comme une promenade familiale, le dimanche précédant la Saint-Mathieu, suivie d'une rencontre informelle entre les convives. Le diocèse médiatise l'événement qui devient un outil de communication alliant la dimension sacrée du pèlerinage et celle – profane – du divertissement. Le père Marc Olivier en convient, reconnaissant que, « aujourd'hui, il faut créer un événementiel, comme par exemple le pèlerinage des mères de famille, pour faire sortir les gens de leur torpeur. Une manifestation plus attrayante que la messe dominicale »². On trouve une très forte charge symbolique dans la combinaison de méthodes de communication (messe, manège et *ball-trap*) alliant l'utilisation d'une forme archaïque d'exposition de soi – le pèlerinage – et les attributs d'une fête populaire majeure rythmant la vie des troupeaux et la situant dans un contexte sacré. Les reines, nommées par le curé, sont regroupées dans la

¹ Le buron est une petite construction montagnarde où les bergers d'Auvergne s'abritent et font leurs fromages en été.

² Dans cet article, les citations pour lesquelles aucune référence n'est indiquée proviennent d'entretiens avec l'auteur (Vassivière, 25/09/11).

confrérie du rosaire et tiennent les cordons de la robe de la Vierge. Une cotisation et des droits doivent être acquittés. Les membres de la confrérie des porteurs sont équipés de brassards et tiennent un bâton et la bannière de Notre-Dame. « On ne les voit pourtant jamais à la messe le dimanche, mais aucun d'entre eux ne laisserait sa place à la Dévalade » confie le diacre de Vassivière. À l'arrivée de la Vierge à Besse, les jeunes conscrits de 18 ans tiennent des arcs fleuris et forment une haie d'honneur. Un somptueux feu d'artifice est financé par la commune et le maire fait taire les manèges à l'arrivée de la Vierge. La mise en scène séculaire n'a rien perdu de son lustre. Nul besoin d'être exégète pour reconnaître dans cette procession des épisodes familiers : le sermon sur la montagne à la chapelle (pour le message propagé) ; le chemin de croix avec une prière à chaque étape jusqu'à Besse (pour l'effort fourni) ; les apôtres (les fidèles derrière le prêtre).

Définition du concept de pèlerinage à Vassivière

Le rassemblement de Vassivière est-il une procession ou un pèlerinage ? Sur le site internet de la Conférence des évêques de France³, se trouve cette définition de la procession : « Cortège religieux plus ou moins solennel qui s'effectue en allant d'un lieu sacré à un autre et destiné à rappeler les bienfaits de Dieu et lui en rendre grâce, ou pour implorer son secours. Elle s'effectue en chantant et en priant ». Quant au pèlerinage, c'est « une démarche personnelle ou collective que font les fidèles vers un lieu saint pour des motivations religieuses et dans un esprit de foi »⁴. Jeanne Virieux (2003) a établi une typologie des pratiques culturelles en Basse-Auvergne contemporaine. Pour elle, la procession consiste en un déplacement daté dans l'année d'une statue vénérée à ce moment par des fidèles autochtones ; le pèlerinage est un déplacement permanent des fidèles venus de loin vers un lieu saint et enfin la « procession-pèlerinage » qui a les mêmes caractéristiques que la procession, à ceci près que les fidèles sont « autochtones ou venus de loin » (Virieux, 2003 : 94). Notre enquête de terrain a permis d'affirmer que, si Auvergnats de père en fils, Lorrains, Bretons, Normands, font le voyage, Vassivière correspond à la définition de la procession-pèlerinage.

Question : comment cette pratique culturelle a-t-elle évolué ? Si l'on en croit le site consacré à la géographie touristique en France et dans le monde (geotourweb.com), le développement actuel du pèlerinage concerne toutes les religions. Le nombre annuel de pèlerins est estimé à 130 millions, dont 90 millions de chrétiens (soit 70 % du total). Les 40 millions restant se partagent entre l'islam, le bouddhisme et l'hindouisme⁵.

³ Accès : <http://www.eglise.catholique.fr/ressources-annuaires/lexique/definition.html?lexiquelD=479&Expression=Procession>. Consulté le 29/01/13.

⁴ Accès : <http://www.eglise.catholique.fr/ressources-annuaires/lexique/definition.html?lexiquelD=91&Expression=P%E8lerinage>. Consulté le 25/01/13.

⁵ Accès : http://geotourweb.com/nouvelle_page_133.htm. Consulté le 25/01/13.

Autrefois, le pèlerinage était très codifié. Il pouvait être accompli à titre de pénitence ou pour obtenir d'un saint la guérison d'une maladie, l'absolution d'un péché. Mais, au contraire, on pouvait aussi le faire *ex-voto* à la suite d'un vœu, donc après avoir obtenu ce que l'on attendait. Les pèlerins étaient protégés par les princes. Ils bénéficiaient d'exemptions diverses, en particulier des péages et tonlieux. Le dévot ne pouvait partir qu'avec l'autorisation de son évêque, qui lui remettait une lettre de recommandation à présenter sur son chemin aux monastères où il demanderait l'hospitalité. À son retour, il devait pouvoir présenter la preuve qu'il avait effectivement réalisé le pèlerinage, surtout lorsqu'il était question de pénitence : il s'agissait en général d'eulogies. Le goût du voyage devait aussi importer, mais secondairement. On recherchait la pénitence, les indulgences, les miracles de guérison, l'action de grâces si l'on estimait avoir eu ce que l'on souhaitait, etc. L'intégralité du rituel était très organisée par la hiérarchie ecclésiastique. L'indulgence pouvait être attachée à un objet de dévotion ou à un lieu sacré ; donc les pèlerinages auprès de ces objets et dans ces lieux pouvaient entraîner la collation d'indulgences. Le clergé augmente ses pouvoirs en instrumentalisant la culpabilité absorbée ou tempérée par les sacrements, tels dans notre cas les rituels comme la Dévalade. Aujourd'hui, le pèlerin échappe à tout contrôle institutionnel. Pour Danièle Hervieu-Léger (2001 : 107), sa figure se caractérise par une pratique volontaire, autonome, modulable, individuelle, pratique, mobile, exceptionnelle. Toutefois, confrontées à l'expansion d'une religiosité individuelle et mobile sur laquelle elles n'ont qu'une faible prise, les institutions religieuses s'efforcent de la canaliser et de l'orienter en inventant elles-mêmes les formes d'une socialité religieuse pèlerine, qu'elles espèrent mieux ajuster aux demandes spirituelles contemporaines que les regroupements classiques des pratiquants. Dès lors, on peut s'interroger sur la persistance de cette pratique et poser clairement la question : pourquoi pérégriner ? Ou, autrement formulé : comment sacré et profane se rejoignent-ils dans un contexte en constante évolution ?

Des similitudes ont été observées entre les résultats de notre étude et ceux obtenus par Michel Meslin (1988) à l'occasion d'une recherche due aux soins de son doctorant, Mario Carmigliardi, sur un pèlerinage de montagne à la Vierge noire de Vigano, en Lucanie. Michel Meslin (1988, : 277) relève que, « à côté d'un besoin naturel de sécurité et de protection, la motivation la plus fréquemment avouée des pèlerins est leur volonté d'attester une fidélité personnelle à une tradition locale ». En bon anthropologue, le chercheur en tire les conclusions suivantes : le pèlerinage à la Vierge apparaît, dans son déroulement rituel, « comme un moyen de formation psychologique des jeunes, comme un mode d'intégration analogue à un rite de passage et comme l'occasion de resserrer les liens familiaux distendus par l'émigration urbaine » (*ibid.*). Une étudiante auvergnate confirme cette vocation : « C'est la tradition depuis des générations et cela se transmet comme la foi. Les jeunes viennent pour participer et aider le diacre : on nous donne toujours quelque chose à faire ». Ou encore, une agricultrice : « Je venais enfant avec toute ma famille et maintenant avec ma fille de 7 ans. On a baigné dedans... on continue. La Vierge est un soutien moral, mais je ne fais pas la procession, je vais faire mes fromages ».

Dans tous les cas, un constat s'impose, de nature sociologique : les pratiques religieuses sont désormais protéiformes et les contemporains choisissent plutôt les cérémonies à la carte et festives parmi l'ensemble des usages proposés par l'Église, certes dans un esprit de dévotion, mais aussi de ressourcement identitaire ou de réunions familiales. D'aucuns découvrent « que la figure du pratiquant tend elle-même à changer de sens : en même temps qu'elle prend ses distances par rapport à la notion d'"obligation" fixée par l'institution, elle se réorganise en termes d'"impératif intérieur", de "besoin" et de "choix personnels" » (Hervieu-Léger, 1999 : 95). Cela illustre bien ce qu'on peut nommer *un bricolage des croyances* : chacun choisit dans les pratiques cultuelles ce qui lui convient. En d'autres termes, « dans le domaine religieux, on a une quête religieuse qui est en état de disponibilité latente ou flottante » (Barbier-Bouvet, 2001 : 12). Cette « religiosité intermittente » adopte le modèle de la baleine. Elle « remonte à la surface, reprend de l'air, replonge et on ne sait ni ou ni quand elle va ressortir ; mais elle ressortira un jour car il faut bien prendre de l'air » (Lambert, 2005 : 66). À sa manière, un agriculteur du cru ne dit rien d'autre : « Je ne suis pas vraiment croyant... Je vais quand même à la messe de Noël... Mais je suis attaché à la Vierge et surtout je viens depuis 50 ans ici boire un coup avec mes collègues »⁶.

L'analyse qualitative des entretiens met en évidence les deux aspects de la cérémonie évoqués plus haut : le profane et le spirituel mêlés, avec trois catégories de thèmes soulevés par l'ensemble des 50 répondants :

- pèlerinage sacré (action de grâce ou recours thérapeutique) : 42 % des réponses ;
- pèlerinage et socialité (rencontre et fête) : 40 % ;
- pèlerinage loisir (sport et ou culture) : 18 %.

Tous estiment qu'ils ont un rôle à jouer autant dans la socialisation que dans la quête de spiritualité (du besoin de sacré). Les trois-quarts des pénitents qui viennent pour le caractère sacré de la manifestation déclarent chercher la guérison de « l'âme ou du corps », mais aucun ne prononce le mot « miracle ». D'autres font le déplacement pour le cadre ou la marche, pour entreprendre un pèlerinage-loisir. Chacune de ces occurrences mérite explication.

Communiquer avec le visible

Le lien social : l'unité dans l'émotion

Le 25 septembre 2011 à Vassivière, la messe a commencé, l'église est bondée. Dans l'autre corps de bâtiment, la célébration est retransmise sur grand écran. Autour de la source *miraculeuse*, les jeunes filles devisent en remplissant leurs bouteilles. L'auberge des pèlerins est pleine, sur la terrasse les enfants courent. Agriculteurs aux

⁶ Les citations contenues dans cette contribution n'indiquant aucune information de lieu ou de date proviennent des entretiens menés par l'auteure à Vassivière le 25/09/11.

visages burinés, familles endimanchées, randonneurs en tenue décontractée, prêtres en habits, jeunes *baba cools*, bon chic bon genre, *gothiques* : le pèlerinage mobilise de multiples figures sociales. Les participants jouent aux cartes, trinquent et devisent dans le tumulte. Tout le monde parle à tout le monde et on dirait que les catégories sociales présentes font fi de leurs *identités culturelles*, sans se soucier de partager des références symboliques spécifiques – modes de vie et façons de faire permettent ainsi une inter-reconnaissance : on est bien dans le lien social. Un entrepreneur déclare : « Je viens ici parce que ce pèlerinage permet à la communauté de s'ouvrir et d'échapper à l'intégrisme, parce qu'ici il y a toutes les couches sociales ». Il est un peu l'image du *pèlerin flottant* qui représente de manière officielle une forme aléatoire de socialité au sein de l'Église catholique et qui recherche dans ce rassemblement convivial le sens de sa participation : chacun y trouve sa place. Une retraitée de la Poste : « Je ne suis pas déiste, mais c'est une journée sympa qui nous permet de rencontrer d'autres personnes avec lesquelles échanger sans jugement, d'autant plus qu'on ne les reverra pas. J'ai perdu mon frère, j'ai beaucoup d'émotion à évacuer et je viens chercher la paix ». Ou encore ce général : « C'est un rite initiatique, une démarche personnelle et aussi un effort collectif ».

En conformité avec l'étymologie de « religion », le pèlerinage aurait-il pour vocation de re-tisser un lien rompu ? L'Église affaiblie aurait-elle redécouvert les vertus d'un média ancien pour accomplir le retour du et au sacré, par le moyen de la Vierge, personnage plus directement compréhensible que Jésus, figure plus abstraite. Plus humaine, mère symbolique, Marie est omniprésente dans toute la culture occidentale, même dans les milieux athées.

Ailleurs, nous avons tenté de démontrer que l'art sacré était un *média* au sens où on l'entend aujourd'hui, puisqu'accessible au plus grand nombre dans les lieux de culte (Bernard, 2012). On sait que dès le III^e siècle, l'art *religieux*, puis *sacré*, est devenu un outil d'enseignement pour les chrétiens. Ainsi est-ce à dessein que nous avons utilisé ce terme, dans le sens de moyen de diffusion du culte marial, d'abord contre le protestantisme et, aujourd'hui, à des fins de prosélytisme. Ce que confirme un comptable : « Nous venons de Nancy pour demander une grâce à la Vierge noire qui est connue au niveau national. C'est la mère de tous les hommes, noire elle est universelle ». Ou encore, ce lycéen : « Je suis fier de la Vierge noire, elle est la seule dans la région. Je lui demande des services. Elle soude la communauté ».

La Dévalade serait-elle vecteur de lien social ? C'est l'opinion de Denis Fleurdorge (2001 : 55) : « Lorsqu'il entre dans une église, dans un cimetière, dans un lieu consacré, le fidèle sait qu'il va trouver là un état d'esprit dont il a souvent fait déjà l'expérience, et qu'avec d'autres croyants, il va reconstituer, en même temps qu'une communauté visible, une pensée et des souvenirs communs, ceux-là mêmes qui se sont formés et entretenus, aux époques précédentes en ce même endroit ». Rapporté à notre objet, on peut affirmer sans trop de risques qu'il existe bien une séparation entre une réalité banale (profane) – la fête communale – et une réalité sacralisée – la Dévalade – dans l'espace circonscrit du lieu rituel où se retrouvent les groupes sociaux et où se créent des affinités électives.

Toutefois, les répondants évoquent-ils la même chose lorsqu'ils parlent de « lien social » ? Si l'on accepte la définition du sociologue Serge Paugam (2009 : 75), il est tissé de quatre composantes : le lien de participation organique (les relations de travail et les échanges marchands), le lien de citoyenneté (les échanges entre le citoyen et l'État), le lien de participation élective (les échanges au sein de la société civile), le lien de filiation (les relations entre l'individu et son entourage familial et amical). Notre étude confirme l'existence de lien social mis en jeu dans la pratique de la Dévalade. Dans ce cas, le lien social est constitué d'un lien de filiation, en promouvant la socialisation de l'ensemble de la famille ; du lien de participation élective qui relève de la socialisation extrafamiliale au cours de laquelle l'individu entre en contact avec d'autres individus qu'il apprend à connaître dans le cadre de groupes et d'institutions divers. Presque tous les pèlerins, curieux, catholiques convaincus, déistes, randonneurs croyants ou impétrants confient qu'ils sont venus en famille ou avec des amis, à la rencontre de l'autre. Ainsi en va-t-il de ces témoignages, d'un aumônier : « Je viens au pèlerinage car il y a toujours un copain qui m'attend » ; d'un agriculteur : « Je suis catholique mais je ne vais pas à la messe. Je viens de loin pour l'amitié, rencontrer les amis agriculteurs » ; d'une commerçante : « Je viens ici pour échapper à la solitude : la prière en commun, l'ambiance générale, tout cela me donne du courage » ; d'un commercial : « J'habite à Clermont et nous nous sommes donné rendez-vous ici avec mes parents et des amis ».

Si l'on fait abstraction du décorum lié à la cérémonie, la Vierge brunie est un média de communication interpersonnelle, au sens où elle crée une communauté d'esprit. Pour le recteur de Notre-Dame-du-Puy, « la couleur noire est importante pour les pèlerins. Le rapport à la Vierge noire, c'est une réalité symbolique ; en effet, elle ne peut pas s'incarner dans une personne connue, ou un style social, elle est pour nous tous. Chacun peut s'y retrouver ». Ce que confirme l'archevêque de Clermont-Ferrand : « Je ne sais pas si la couleur de la Vierge a une incidence sur la piété. À l'époque, si les fidèles repeignaient les visages, peut-être étaient-ils plus sensibles au signe qu'au signifié, mais je ne me permettrais pas de porter un jugement sur l'expression de la piété populaire ». Pour le diacre instituteur au Vernet-Sainte-Marguerite,

« il y a trois sortes de pèlerins à Vassivière : les promeneurs curieux ; les fidèles de Vassivière, pas forcément croyants mais qui ont vécu dans le site un événement important (rencontre, mariage, etc.) Pour eux, c'est une histoire de foi et/ou de rencontre avec le paysage. La troisième catégorie est constituée de personnes, attachées au culte marial que j'appelle les adeptes de la "mariologie". Ils sont touchés par la proximité de la Vierge et en font une déesse... Cela n'a parfois guère à voir avec la foi en Dieu ».

Paul Claval (2008 : 76) a une vision plus cynique du phénomène : « La procession ajoute à l'effet de masse le long piétinement, la fatigue qui l'accompagne et la fusion dans une collectivité docile ». Cette cohésion sociale s'exprime dans une atmosphère naturellement marquée par le sacré, mais qui ne néglige pas sa composante profane. Recueillement et réjouissances laïques sont au rendez-vous, mysticisme, foi et bombances se mêlent. Ainsi une jeune fille âgée de 15 ans explique-t-elle : « Même si c'est ma grand-mère qui m'incite à venir au pèlerinage, c'est l'occasion de revoir mes amis de primaire d'autres villages et de faire la fête ».

Pour sa part, Alphonse Dupront (1987 : 408) a longuement décrit la société pèlerine comme une société de fête. Autrefois, le pèlerinage liait étroitement le rite sacré, la « fête au sens le plus physique du terme, fête du peuple en liesse, et la foire ». Une tradition encore vive pendant la Dévalade. À Besse, la statue est accueillie par des coups de feu et la fête foraine bat son plein. Dans la belle langue qui est la sienne, Alphonse Dupront (*ibid.* : 408-409) évoque précisément l'exemple de Vassivière pour illustrer son propos :

« En Auvergne, hors les murs de Besse-en-Chandesse, la foire de saint Matthieu, au jour même où, dans une atmosphère de sacralisation diffuse et d'exubérante fête profane, descend avec les troupeaux, de son sanctuaire accroché au Sancy, la Vierge noire de Vassivière pour hibernier dans la collégiale du bourg. Cela témoigne de la complexité du pèlerinage qui fait de celui-ci, pour les groupes humains qui le vivent, une recherche avide, exigence de fête totale. Dans sa pulsion fondamentale, la société pèlerine est une société d'assouvissement festif. L'espérance d'un état meilleur du corps et de l'âme, la découverte frémissante du sacré, la certitude comme physique d'un au-delà, donc latence d'immortalité, la fête est déjà surabondance de grâce ».

D'ailleurs, n'y aurait-il pas un parallèle à établir entre la Dévalade et la fête des fous au Moyen Âge : un effet de régulation bienvenue dans un contexte difficile ? D'une part, la fête des fous médiévale était détournée au service d'une action sociale ou politique pour maintenir et affirmer le prestige de l'Église, donc pour consolider un ordre établi (Heers, 1983 : 23). Si, à Vassivière, le pèlerinage n'est pas assimilable à une manifestation portée par la contestation sociale, il permet pourtant de réaffirmer la présence de l'Église dans l'espace public. D'autre part, dans l'aspect général de la cérémonie, les coups de fusils tirés par les villageois en liesse et l'ambiance de fête foraine contrastent avec la pompe du cortège derrière la statue de la Vierge qui entre dans Besse et rappelle l'incongruité de la fête médiévale.

On sait depuis longtemps que « la fête revêt des aspects rituels obligatoires sans que, pour autant, le rite ait un caractère religieux » (Isambert, 1982 : 161-162). Lorsqu'un lycéen affirme que « Facebook ne remplacera pas la *fiesta* et le contact direct avec les gens. Ici c'est magique, tout le monde se parle », il re-découvre à sa manière que les réseaux techniques contemporains n'ont rien inventé et qu'ils n'ont pas l'apanage de la communication interpersonnelle.

Un enjeu sportif et culturel

On peut parler de tourisme religieux pour désigner cette composante de la pérégrination à Vassivière, regroupant la découverte du patrimoine naturel et culturel et la performance sportive. Pour la sociologue Martine Segalen (2005 : 67), les marcheurs sont dans un « certain état psychique se rapprochant des états mentaux du sacré tels que les définit Durkheim ». Le père abbé Bertrand de Hédouville de Notre-Dame de Randol en témoigne : « Vassivière c'est aussi le goût de l'effort en montagne, la détente procurée par le paysage, la pureté de l'air, la légèreté de l'atmosphère, le ciel est plus proche ! ». Le père prieur Étienne Henri déclare : « Marcher fatigue, c'est une sorte

de clôture qui permet la prière, l'alliance du corps et de l'âme ». Ces « états mentaux du sacré » ne sont pas l'apanage des religieux. Ainsi une informaticienne de 31 ans explique-t-elle : « Je ne crois pas, mais je me sens galvanisée par l'effort et la piété autour de moi. Cela me donne force et sérénité, c'est mystique... Je viens chaque année ».

Dans le champ disciplinaire des *sic*, on pourrait également envisager la Vierge noircie, patrimoine culturel et cultuel, comme objet de communication touristique. D'aucuns disent que les Vierges noircies s'ancrent dans la société auvergnate pour lui conférer une part de son identité, même si l'Auvergne n'est qu'une terre parmi d'autres à en abriter. Mais il serait naïf d'oublier que pèlerinages et processions de saints et Vierges constituent une source de revenus pour l'industrie du tourisme et favorisent le développement régional. Ce pèlerinage rassemble régulièrement un millier de fidèles et bénéficie aux restaurateurs et bistroquets de Besse-en-Chandesse. Le directeur de l'office de tourisme de cette commune convient volontiers que « la procession de la Vierge noire est une manne pour la ville. Il est difficile toutefois de chiffrer les bénéfices financiers générés sur le plan économique puisque la dimension spirituelle du pèlerinage est diluée dans le tourisme vert ». Avis conforté par un cadre rencontré sur les lieux : « Nous ne sommes pas tous croyants, mais curieux de spiritualité, peut-être aussi en recherche... Nous avons profité de cette manifestation connue pour visiter Besse, voir la fameuse Vierge noire avec notre club de marche ».

La composante « loisir » de Vassivière (marche, promenade familiale, performance sportive de clubs de randonneurs) rejoint la création de lien social. Paul Yonnet (1999 : 290) voit d'un œil favorable cette alliance de la culture et de la socialisation : « Les pratiques de loisirs ne sont pas futiles car leur substance, le lien social, est leur fonction première, la réassurance de ce lien se fait par la production de manifestations de cohésions groupales ». Cohésions groupales qui nous ramènent encore au sacré. Puisque selon la perspective durkheimienne, « toute vie sociale s'alimente, fût-ce de très loin, à cette source religieuse, prodigieux réservoir d'énergie qui résulte de la fusion des consciences dans l'expérience de la présence du sacré » (Hervieu-Léger, 1990 : 221).

Un lieu de mémoire

Jean Davallon (1999 : 65) définit ainsi les lieux de mémoire : « Certains sites ou monuments sont des hauts lieux fortement porteurs de mémoire sociale (religieuse, militaire, communautaire ou politique) et des centres de rituels ; de ce point de vue, la visite de certains monuments ressemble à une forme nouvelle (et laïcisée) de pèlerinage ». Et si les pèlerins fréquentaient le sanctuaire aussi par devoir de mémoire ? Invoquer le recours à la tradition, c'est se référer à une culture familiale, locale et régionale... et le sacré puise souvent son origine dans une tradition. Là encore, la commémoration a une fonction ritualisante. Ce que confirme une femme au foyer : « On vient ici depuis des générations. C'est un moyen de rendre hommage aux anciens, comme quand on va au cimetière ». Un ingénieur renchérit : « C'est

un temps de prière, une communion avec ceux qui nous ont précédés à l'image de la communauté des saints et c'est une journée d'ouverture aux autres ». Un autre ingénieur : « Je ne crois en rien, je viens par tradition. La jolie chapelle à 1 000 mètres d'altitude, la statuette noire chancelante portée par les gars du village au milieu des champs, cela me touche et je vois de mes yeux ce que mon grand-père a vu il y a plus de cent ans maintenant ». En l'occurrence, le « haut lieu » est au cœur d'un site naturel qui recèle un *génie du lieu*, souligné par des aménagements ou des constructions, par la grandeur architecturale. « Lieu de mémoire, il est aussi dépositaire et activateur d'un savoir gardé dans la communauté sociale » (Davallon, 1999 : 65).

La mémoire est un vecteur de signification, présent chez chacun et il nourrit l'appréhension du quotidien. Pour le pèlerin venu rendre hommage à ses défunts, la mémoire du passé est aussi témoignage du présent, dans le regard qu'il porte sur sa propre histoire. Dès lors que nous considérons le *sacré* comme une volonté sociétale et non divine, pas forcément suscitée par une transcendance, la pratique du pèlerinage-tradition rejoint une forme de sacralité, de *religiosité laïque*, analogue à celle des villageois se recueillant auprès du monument aux morts. Après 1919, la République française s'installe sur un terreau *sacré*. On voit sur les monuments les allégories de la République soutenant un soldat mort, sortes de *pietà laïques*. . . Dans ce cas, le pèlerinage s'apparente à une démarche qui ressemble à un acte religieux (mais qui n'en est pas un) en direction d'une mémoire familiale. Les croyants ou non-croyants se rendent alors dans des lieux imprégnés de la présence de leurs ancêtres. Le pèlerinage vers un lieu de mémoire appelle la commémoration.

Communiquer avec l'indicible : la quête du sacré

La Vierge joue un rôle à l'important dans cette quête. Les lignes qui suivent ont pour objet de révéler une pratique cultuelle autant que culturelle – de recherche du sacré. Ou comment le pèlerinage à la statue de la Vierge noire se trouve confronté à l'imaginaire des croyants et des non-croyants, dans la perpétuation d'une tradition séculaire.

Vierge noire : un médium de communication entre l'humain et le divin

« La statue est nécessaire et reste le support coutumier du pèlerinage dans le monde chrétien » (Dupront, 1987 : 391).

Si le site de Vassivière est un espace sacré, le *locus* sacré mis en évidence par Alphonse Dupront (un lieu d'une manifestation surnaturelle, d'un épisode miraculeux), la Vierge noire en est l'*imago*, la représentation de la figure sacrale. En effet, la copie ancienne de la statue, détruite pendant la Terreur, conserve néanmoins ses propriétés. Dans un contexte pourtant très différent, Marcel Mauss (1950 :

96) avait deviné que le rite conférait à certains objets leurs propriétés magiques : sacrifice, enchantement, bénédiction, mise au contact des objets sacrés. Même si cette statue est une copie et n'a jamais contenu de reliques, elle conserve des qualités magiques. De fait, si l'on envisage la possibilité d'une communication entre l'homme et la transcendance, une telle rencontre se doit de respecter les lois générales de ladite communication. Lois générales qui s'exercent grâce à des supports de communication tels que la Vierge de Notre-Dame de Vassivière. Laquelle hérite, alors même que l'Église s'y oppose, du statut d'*icône*, parce qu'elle place certains fidèles mystiques face à la *présence réelle* de ce qu'elle représente.

Il convient de s'arrêter un instant sur la représentation de la Vierge et des saints. Avec l'alternance d'époques d'iconodulie et d'iconoclasme, elle a divisé les Églises, les images se substituant parfois aux reliques, devenant des objets de vénération et d'idolâtrie. Le chrétien distingue deux univers, le monde visible et le monde invisible : la statue permet d'accéder à ce monde invisible. Toutefois, « dans l'Église romaine, les catholiques reconnaissent la présence divine dans l'hostie consacrée, mais en principe ne vénèrent pas l'image de la Vierge comme chargée d'une certaine présence réelle de la divinité et de la grâce divine, la présence d'énergies venues de Dieu » (Chédozeau, 2007 : 65). Si la Vierge noircie peut être un objet *sacré* pour les fidèles, pour le clergé, il s'agit d'une simple statue. Pourtant, si l'Occident croit de moins en moins en Dieu et au surnaturel, les œuvres d'art religieux et le respect qu'elles continuent d'inspirer redessinent aujourd'hui la carte du sacré (Cena, 2008 : 16). Pour preuve, cet agent administratif reconnaît : « La vie m'a gâtée, mais le stress est en train de m'user psychologiquement. Je viens chercher le calme, le réconfort, fuir le superflu imposé par la société. Je ne suis pas pratiquante, mais quand j'ai un doute, je regarde une photo de la Vierge de Vassivière ».

On peut se demander si la couleur noire, singulière pour la figuration de la Vierge, joue un rôle dans la *communication humano-divine*. À l'évidence, elle participe au processus de dévotion, puisque l'histoire et l'ethnographie montrent l'attachement des fidèles à ces effigies noires régulièrement repeintes et toutes entourées de légendes plus ou moins extraordinaires, savamment entretenues au fil des siècles. Des théories relatives à la couleur noire des statues foisonnent, riches, nombreuses, souvent contradictoires... et parfois très ésotériques. Scientifiques ou farfelues, en voici un échantillon évocateur. Conformément à l'engouement de la deuxième moitié du XVIII^e siècle pour l'Antiquité, le volcanologue Faujas de Saint-Fond penche pour une origine égyptienne. Pour Louis Réau (1957 : 59), les Vierges noires, survivance du paganisme, ont hérité des divinités « détrônées : Isis, Astarté et des divinités chtoniennes ». Émile Saillens (1945) rattache ce noircissement à l'Antiquité. L'écrivain d'art Louis Bréhier (1935) perçoit dans ces Vierges noires, le symbole de la mélancolie du Moyen Âge. Jean Ajalbert (1925 : 72) soutient que les sculpteurs les ont peintes en noir pour s'adapter à la pénombre des églises de montagne. De quoi alimenter la superstition dans les villages auvergnats.

Le sacré : entre action de grâce et réconfort

Plus haut, il a été affirmé que le concept de sacré tendait à s'émanciper de l'expérience religieuse pour acquérir une autre dimension. L'abbé Arnaud témoigne : « Une femme est venue de loin pour demander à la Vierge que les autorités retrouvent la dépouille de son fils sur le vol Paris-Rio abîmé en mer ». Une agricultrice : « Nous habitons Condat, je venais enfant avec mes parents, j'ai toujours emmené mes filles. Je ne viens pas demander une grâce, juste du réconfort ». C'est ici que notre hypothèse relative à la recherche de sacré par les croyants et les non-croyants usagers de ce pèlerinage devient opératoire : ils attribuent un statut particulier, magique, à la Vierge noire. Le caractère sacré de Notre-Dame de Vassivière se manifeste à travers la statue par les pouvoirs de guérison qu'ils lui reconnaissent : les pèlerins lui baissent les pieds à la fin de la messe. Pour reprendre la définition de Pierre Nora (1997 : 406), il existe une source non juridique mais symbolique du patrimoine, elle est liée à la conservation d'objets sacrés essentiels à la communauté. C'est ainsi que les sanctuaires, les reliques et les images ont été considérées comme le fonds patrimonial de la chrétienté. Si les *miracula* expriment la vénération du sacré, les *mirabilia* renvoient à l'admiration esthétique ou intellectuelle. Le double caractère dévotionnel et artistique des Vierges noircies relève du souci politique de l'Église de faire vivre aujourd'hui ces fameux objets sacrés essentiels à la cohésion de la communauté.

Pour certains répondants, on peut parler de syncrétisme, ce qui implique qu'on décèle dans la statue noircie une facture et des traits traditionnels communs à toute iconographie religieuse. Rappelons qu'on a parlé d'une possible origine celte ou égyptienne de cette statue. Le parfum sacré qui peut s'exhaler de cette sculpture pour certains pèlerins répond-t-il à un possible *culte syncrétique* (dont le sens est à tempérer) ? Le terme « syncrétisme » s'utilise surtout en histoire des religions pour qualifier des confessions dont les principes d'origine sont encore identifiables. Le syncrétisme caractérise une religion dont la doctrine ou les pratiques sont un mélange d'éléments empruntés à différentes croyances. L'approche syncrétique permet alors d'analyser les influences qui constituent une religion. Dans le cas présent, pour certains pèlerins qui s'en confessent, la ferveur qui entoure la Vierge de Vassivière est un mélange de religiosité (liée à la figure mariale) et de superstition liée à un ancien culte païen *in situ*. En effet, en l'absence de vestiges archéologiques, les origines de Vassivière restent inconnues. Certains émettent l'hypothèse d'un culte celtique, voire préceltique. Pour l'ancien chapelain de Notre-Dame de Vassivière, « cette dévotion est liée à une tradition païenne, un culte à la fécondité devenu culte à la Vierge ». Un retraité de la SNCF appuie en ce sens : « Il y a eu ici eu un culte de la terre-mère et une occupation celtique attestant de la présence de courants d'eau souterrains et de forces magnétiques ». Un instituteur en retraite : « Vassivière veut dire temple de l'eau, *vas* le temple et *iver*, l'eau, en langue celtique. Cela présume de l'existence d'un temple dédié à une divinité des sources des rivières Couze et Clamouze voisines. Lorsque le christianisme s'est implanté en Auvergne, le culte de la mère du Christ, source de l'eau vive, remplace et transforme le culte des sources ». L'idée de la survivance d'un rituel païen antique paraît très probable. Des processus de syncrétisme affectent la pérennité de certains lieux. Cela pourrait être le cas à Vassivière.

Un pèlerinage hagiothérapeutique

Le récit des miracles est reproduit dans le livre de l'abbé Coyssard en 1615, dans l'ouvrage du bénédictin Jean-Marie Cladière (1688), dans *La Vie des Saints et Saintes d'Auvergne* du chanoine Jacques Branche (1777), et dans les archives de la Chapelle de Vassivière pour les miracles les plus récents. Dans un ouvrage d'Élie Jalouste rapportant les « origines et [l']histoire du pèlerinage de Notre-Dame de Vassivière », 109 miracles sont recensés, s'échelonnant de 1547 à 1889. En 1547, Pierre Gef, « l'indévolt aveugle », est le premier miraculé, jusqu'à la guérison de mademoiselle Fouquet, atteinte d'une « maladie des nerfs » en 1889. Résurrection d'enfants mort-nés ou noyés, rémission de « demoizelles » atteintes de langueur, guérisons de muets, de paralytiques... La liste est longue. Depuis 1889 aucun des miracles accomplis n'a été officiellement comptabilisé et tout se sait mais rien n'est dit au village... De plus les ex-voto ont été détruits après Vatican II, laissant planer à jamais un mystère sur les guérisons du ^{xx}e siècle. Le charcutier de Besse, porteur et charmeur de feu, dit nettement qu'il ne parle pas de « cela ». Philippe Auserve, responsable du pèlerinage, affirme que les gens viennent chercher de l'eau par bidons entiers et qu'elle a son rôle à jouer dans le mystère des guérisons pour les adeptes de « mariolatrie », aussi bien que pour des fidèles plus mesurés. Les pèlerins peuvent acheter des médailles (leur existence est attestée dès 1612) et on leur distribue des fioles d'eau miraculeuse et, autrefois, « le saint vinage », à savoir du vin bénit. Selon le père Paul Destable, quand bien même l'Église n'encourage-t-elle pas volontiers le « miracle », et répugne-t-elle aux pratiques religieuses trop matérialistes, il n'en reste pas moins que des rubans avec des vœux sont vendus à la « chapeloune » et leur contenu est assez édifiant : remerciements, demandes de guérisons, etc. En 10 ans, il n'a retenu que le témoignage d'une dame d'origine antillaise, qui se « sentait guérie » après s'être rendue au sanctuaire.

En 1907, dans un article du *Progrès médical* intitulé « La foi qui guérit au sanctuaire de Vassivière », Julien Noir explique qu'il est frappé par la sincérité des récits naïfs relatant les nombreux miracles qui ont eu lieu, et il tente de donner une explication rationnelle inspirée par les travaux du docteur Jean-Martin Charcot sur les manifestations de l'hystérie. Le médecin considère tous les faits miraculeux comme des miracles thérapeutiques et remarque qu'ils sont plus nombreux entre 1858 et 1869 qu'au ^{xviii}e siècle. Il explique cela par « le bruit fait par Lourdes agissant sur l'esprit des croyants » (*ibid.*). Les maladies nerveuses, surdité, apoplexies, congestions cérébrales, névralgies, sciatiques, dyspepsies nerveuses sont guéries très certainement par la confiance accordée à Notre-Dame de Vassivière par les malades (Noir, 1907 : 707). Sandrine G. : « Ma fille est suicidaire, je viens en ultime recours pour demander de l'aide et pourtant je ne suis pas croyante ». Le professeur Michel Bertrand (1995 : 132) explique que « l'efficacité de la prière peut être entendue en un sens tout à fait traditionnel : celui de la guérison. Le priant se présente devant Dieu avec des souffrances ou des symptômes, dont il demande à être soulagé. Demande pour soi, ou intercession si c'est pour un autre que l'on

prie, son "efficacité" consiste en l'exaucement de la demande, ou la réalisation des vœux ». Le docteur Marie-Ange Glandières (1994 : 81) ne dit rien d'autre : « En effet, la plupart des fidèles attendent du pèlerinage la guérison du corps et/ou de l'esprit. Au niveau le plus élevé, beaucoup espèrent une rencontre avec un saint ou une divinité ». Vassivière n'échappe pas à cet enjeu. Une infirmière : « Les Vierges noires ont des pouvoirs ésotériques et je suis venue rendre grâce pour la guérison de mon cancer ».

L'hagiothérapie repose sur un présupposé : l'attribution à un saint – ou à la Vierge – d'un pouvoir thaumaturgique. Grâce à son intercession auprès de Dieu, le malade est sauvé. Dans le domaine des troubles mentaux, cette méthode a représenté le concurrent principal de la médecine, du Moyen Âge à la fin de l'Ancien Régime, voire dans quelques cas jusque dans le courant du XIX^e siècle. Ainsi l'hagiothérapie se pratique-t-elle généralement dans le cadre d'un pèlerinage sur le lieu où sont conservées des reliques et/ou se situe une source ou une fontaine miraculeuse. En des temps peu lointains, se pratiquaient des manœuvres d'exorcisme, visant à extirper le Mal en expulsant le Malin. Pour Michel Caire, historien et psychiatre, possession et folie sont restées longtemps indifférenciées dans la société française, et certains de ces pèlerinages peuvent être considérés comme probatoires ; c'est le cas du sanctuaire de Vassivière⁷. Les miracles qui s'y produisaient étaient essentiellement des guérisons de maladies graves. Parmi les miraculés, on relève plusieurs personnes souffrant de troubles que l'on considère depuis comme neuropsychiatriques. Le père Coysard s'attarde sur un cas précis : « Ainsi, en 1551, un énergumène âgé de 25 ans "ayant un serpent dans le corps, qui le tourmentait sans cesse" fut conduit à la chapelle. Un terrible orage éclata : au bruit du tonnerre, et à la lueur des éclairs, l'homme tomba évanoui. Lorsqu'il se releva, il était guéri » (Jalouste, 1891 : 477). Nombre de paralysies vraisemblablement conversives y trouvent aussi guérison, au XIX^e siècle encore : « Le 2 juillet 1842, la Supérieure des religieuses de la Miséricorde de Besse, paralysée d'un bras et d'une jambe et frappée de surdité, y est portée, se prosterne devant l'Image, et après une courte prière, se relève complètement guérie » (*ibid.*).

Néanmoins, très tôt, la médecine a compris le rôle des phénomènes psychosomatiques dans la guérison de certaines pathologies, comme en témoigne l'article de Julien Noir. Difficile de faire parler les pèlerins de Vassivière sur les miracles. Il faudrait mener des entretiens plus approfondis et recenser les guérisons non référencées depuis 1889 pour voir si elles entrent dans les critères retenus par l'Église catholique. Sachant que l'évêque de Lourdes, Jacques Perrier, souhaite modifier ces critères mis en place au XVIII^e siècle. Pour qu'un miracle soit reconnu, il faut que la maladie soit incurable, que la guérison soit subite et définitive et que le malade n'ait bénéficié d'aucun traitement. Cette dernière condition complique la situation. Pour l'évêque, « ce sujet intéresse, aujourd'hui, les chercheurs, quelles que soient leurs options en ce qui concerne la foi. La négation abrupte de tout ce

⁷ Entretien de l'auteure avec M. Caire (02/10/11).

qui n'est pas scientifiquement établi n'est plus de saison. Alors que des faits hors normes sont incessamment annoncés et que certains paraissent incontestables, l'Église serait anachronique si elle ne s'intéressait plus aux guérisons exceptionnelles, à leur reconnaissance et à leur interprétation »⁸.

Usages sociaux et dérives d'un rituel

Quelques mots enfin pour élargir le propos aux répercussions sociales – et, pourquoi pas, politiques – de manifestations analogues, mais surtout pas semblables. En son temps, Walter Benjamin (1955 : 74) a promu une formule qui semble aujourd'hui définitive lorsqu'il s'agit de décrire la mise en scène des messages du pouvoir (en l'occurrence, dans l'Allemagne nazifiée) : « Le fascisme tend en toute logique à une esthétisation de la politique. À cette violence faite aux masses, auxquelles il oppose le culte du chef, correspond la violence que subit un appareillage, lorsqu'on le met au service des valeurs de cette religion ». Dans ce cas précis, l'acte politique et les effets de scène sont fusionnés en une seule entité. Les exemples abondent, qui confortent ce point de vue. Parmi bien d'autres, on en retiendra quelques-uns :

- Braunau, la ville natale d'Adolf Hitler, est érigée en lieu de pèlerinage de la jeunesse allemande. Lors des élections en faveur de l'Anschluss, circulait un message qui reprenait une rhétorique ostensiblement biblique : « Que se dessèche la main qui écrit Non » ;
- dans son *Journal*, le 10 février 1932, Joseph Goebbels (1993a : 628) rend compte d'un discours d'Adolf Hitler : « Il tombe à la fin dans un pathos oratoire merveilleux et invraisemblable, et termine par "Amen !", cela fait si naturel que les gens en sont tout ébranlés et émus à l'extrême... Les masses du Palais des Sports sont en proie à un délire fou ». Cet « Amen » montre clairement que la ligne générale de cet exploit oratoire est d'ordre religieux et pastoral, que la fascination qu'Adolf Hitler exerce sur les foules s'exerce dans le cadre de cérémonies organisées et mises en scène ;
- en 1981, le réalisateur hongrois Istvan Szabo adapte au cinéma et sous le même titre le roman de Klaus Mann – *Mephisto*. Une scène montre Hermann Goering conduire le personnage principal, un acteur ambitieux, au nouveau stade olympique de Berlin, et déclarer que ce site n'est rien d'autre qu'un gigantesque théâtre où le parti et le Reich monteront des « représentations en direct » ;
- bien plus tard (et, peut-être, un peu tard !), l'interprète personnel d'Adolf Hitler, évoquant les Jeux Olympiques de 1936, avouera ingénument que « c'était un spectacle fantastique, et un événement théâtral de tout premier ordre. [...]

⁸ Entretien de l'auteure avec M^{re} Hippolyte Simon (27/08/10).

J'étais témoin de la dextérité maîtresse avec laquelle la scène avait été montée par les dirigeants nazis pour cet événement international, je vis les merveilleux effets de leur habileté scénique tout à fait extraordinaire sur l'auditoire à tous les niveaux du théâtre » (Goebbels, 1993b).

Que signifient ces exemples, que l'on pourrait aisément multiplier ? Que l'emprise sur les consciences est réalisée moins par la contrainte que par le spectacle et le plaisir ; que la pression sociale et/ou politique s'accomplit sous la forme totalisante d'un culte ritualisé en vue de *l'organisation de l'enthousiasme*. Et que les pèlerinages comme les congrès sont structurés par une identique liturgie et par des rituels religieux, quand bien même les seconds sont-ils mis au service du paganisme le plus exacerbé. Ce que Georges Balandier (1971 : 293) résume ainsi : « Dans nos sociétés industrielles, si la fête crée ou renforce l'adhésion, elle comporte (en négatif), la possibilité de contraindre, de provoquer une adhésion par manipulation. Les sociétés développées autoritaires ont technicisé la fête ; elles l'ont rendue efficace à grande échelle ; elles en ont fait la parodie du théâtre du consensus ».

Conclusion

Il est paradoxal que les sic aient montré jusque-là si peu d'intérêt pour le fait religieux, alors qu'il est structurant dans les sociétés dites de communication. Ce que l'actualité démontre presque quotidiennement. Raison pour laquelle nous avons conduit une étude de réception sur un pèlerinage rural à l'aube du XXI^e siècle et *de facto* sur la nature de la communication voulue par l'Église. Du point de vue du clergé régulier ou séculier, célébrant ou non, le pèlerinage n'est plus un outil de propagande, mais un moyen de communication *tendance*, au même titre que les réseaux sociaux, pour imprimer la trace du religieux dans l'espace public et recruter, pourquoi pas, des impétrants. L'Église ne doit pas se couper des manifestations populaires qui, au-delà du folklore, témoignent d'une quête profonde de sacré religieux et de sacré profane. Croyants ou athées viennent chercher une *guérison* – alors même que l'Église n'encourage pas le miracle ! Bien que la recherche de spiritualité ait aujourd'hui moins pour écrien la célébration dominicale, trop réglementée, les communautés religieuses usent et abusent parfois de la *communication événementielle*, avec l'organisation de processions-pèlerinages agrémentées de messes en plein air. Ce faisant, elles mettent en scène l'émotion. En effet, une église – dans le cas présent, la chapelle de Vassivière, sans offices ni rituels d'aucune sorte – n'est rien d'autre qu'un décor.

Ces acteurs-spectateurs qui la font vivre ont recensé trois grandes motivations à leur venue : le besoin de sacré – surtout de miracles –, de socialité et de loisir. Du point de vue des pèlerins, croyants ou non, notre hypothèse s'est vérifiée : le pèlerinage a conservé une dimension spirituelle (religieuse ou non), voire hagiothérapeutique, intacte. Il n'est pas simple prétexte à la convivialité, même si le besoin de créer du lien social s'exprime conformément à la perspective durkheimienne. La jeunesse

se mobilise et la solidarité se manifeste dans les gestes simples et anonymes, alors que chants et litanies renforcent l'empathie entre les fidèles. Les pèlerins déclarent venir pour implorer une guérison (esprit et corps), mais se défendent de chercher le *miracle*, dans une sorte de négationnisme conjuratoire : « Si je formule mon vœu, il ne s'accomplira pas... ». Ainsi la Vierge noire soutient-elle des demandes discrètes, des remerciements pour des grâces : la procession est le cadre collectif, théâtral et quasi magique de la relation contractée avec Notre-Dame de Vassivière. On sait que la quête de spiritualité s'exprime aujourd'hui par le truchement de démarches souvent singulières : retraites zen, *trekking*-méditation ou périple-jeûne et également avec ce type de pèlerinage-procession rural et bucolique.

Vassivière est aussi un moment où les cœurs de la société civile et religieuse battent à l'unisson : la commune accueille la Vierge avec des flonflons. Le rite de la Dévalade concilie la place du mystère et la lucidité de la fête profane. « En un temps où les religions se disputent l'étage de Dieu, tandis qu'au-dessus les athées sentencieux, agacés, prétendent enfermer tout le monde au seul étage profane, les Auvergnats, Portugais, et Roms processionnant donnent en acte une leçon d'humanisme catholique et d'intelligence du mystère » (Virieux, 2003 : 103). Le projet de l'Église militait peut-être en faveur de l'affirmation identitaire de la communauté catholique, mais la Dévalade, c'est le mélange des genres, l'expression de la diversité à travers une pratique cultuelle, la mixité du clientélisme avec, au fond, la création d'une communauté protéiforme, possible grâce au caractère non réglementé, anonyme et exceptionnel dans l'année, de la manifestation. Ce moyen de communication événementiel de la communauté catholique connaît un regain d'intérêt car il ouvre de nouveaux espaces d'échange, au même titre que les Journées mondiales de la jeunesse et les manifestations œcuméniques.

Pareillement, les SIC ont vocation à s'intéresser aux phénomènes de communication dans leur globalité et non seulement à leur dimension technique. C'est ainsi qu'elles peuvent éclairer le fait religieux en montrant que le pèlerinage obéit aux besoins tant de sacralité (de quête magique, diront les ethnologues) que de cohésion sociale. Aussi bien, cet objet de recherche mérite-t-il un développement qui excède ces conclusions : il ouvre sur des questions d'actualité – signes produits par les groupes religieux, communication relative aux espaces du religieux, rite et lien social, fêtes et affirmation identitaire, diversité et mixité sociale dans l'espace du religieux.

Références

- Ajalbert J., 1925, *L'Auvergne*, Paris, Flammarion.
- Auserve Ph., 2004, *Histoire du pèlerinage de Vassivière*, Besse, Impr. Morillat.
- Balandier G., 1971, *Sens et puissance*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.
- Barbier-Bouvet J. F., 2001, *Conférence Saint-François de Salles*, Annecy, Éd. Métiers de presse.

- Benjamin W., 1955, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité*, trad. de l'allemand par M. de Gandillac et R. Rochlitz, Paris, Éd. Allia, 2003.
- Bernard A., 2012, « Les Vierges noires : un média complexe et singulier », *Le Temps des médias*, 17, pp. 30-32.
- Bertrand M., 1995, « L'efficacité thérapeutique de la prière. Une approche psychologique », pp. 13-140, in : Lautman F., Maitre J., dirs, *Gestions religieuses de la santé*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Berzano L., 2007, « Pèlerinage entre foi et loisirs », International Conférence. Accès : http://www.cesnur.org/2007/bord_berzano.htm. Consulté le 25/01/13.
- Blot J., 1910, *Histoire illustrée du pèlerinage de N.-D. de Vassivière*, Clermont-Ferrand, A. Dumont.
- Branche J., 1777, *La Vie des Saints et Saintes d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, P.Viallanes.
- Brehier L., 1935, « À propos de l'origine des Vierges noires », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 3, 79^e année, pp. 379-386.
- Céna O., 2008, « Si le sacré n'existe plus, l'art peut-il le réinventer », *Télérama*, 3046. Accès : <http://www.telerama.fr/scenes/si-le-sacre-n-existe-plus-l-art-peut-il-le-reinventer,29533.php>. Consulté le 01/03/13.
- Chaix L.-A., 1869, *Histoire de N.-D. de Vassivière depuis son origine jusqu'à nos jours*, Clermont-Ferrand, F.Thibaud.
- Chelini J., Branthomme H., 1982, *Les chemins de Dieu, histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris, Hachette.
- Chédozeau B., 2007, *L'image orthodoxe*, Académie de Montpellier; séances du 20/03 et du 12/06/06, Conf. n° 3938, Bull.
- Cladière J.-M., 1688, *L'histoire de la sainte chapelle de Notre-Dame de Vassivière, près du Mont-d'Or en Auvergne*, Clermont-Ferrand.
- Claval P., 2008, *Religion et idéologie*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne.
- Coyssard M., 1615, *Abrégé de l'histoire et miracles très-bien avez de Notre-Dame de Vassivière, près du Mont d'Or, en Auvergne, à une lieue de Besse*, Lyon.
- Davallon J., 1999, *Présenter et « faire revivre » l'objet. L'exposition à l'œuvre. Stratégie de communication et médiation symbolique*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Dupront A., 1987, *Du sacré, croisades et pèlerinages, images et langages*, Paris, Gallimard.
- Durkheim É., 1912, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.
- Eliade M. 1972, *Le Sacré et le profane*, trad. de l'allemand par H. Pernet, Paris, Gallimard.
- Ellul J. 1967, *Histoire de la propagande*, Paris, Presses universitaires de France.
- Fleurdorge D., 2001, *Les rituels du président de la République*, Paris, Presses universitaires de France.
- Glandieres M.-A., 1994, « Pourquoi Lourdes ? », *Résonance. Revue des syndicats médicaux CSMF et des biologistes du Languedoc-Roussillon*, 10, p. 81.
- Goebbels J., 1993a, *Journal. I. 1923-1933*, trad. de l'allemand par D.-A. Canal, H.Thiérard et D.Viollet, Paris, Tallandier, 2006.

- 1993b, *Journal. I. 1933-1939*, trad. de l'allemand par D.-A. Canal, H. Thiérard et D. Viollet, Paris, Tallandier, 2007.
- Heers J., 1983, *Fêtes des fous et carnavaux*, Paris, Fayard.
- Hervieu-Léger D., « Renouveaux émotionnels contemporains », pp. 219-241, in : Champion Fr., Hervieu-Léger D., éd., 1990, *De l'émotion en religion*, Paris, Éd. Le Centurion.
- 1999, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion.
- 2001, *La religion en miettes ou la question des sectes*, Paris, Calmann-Lévy.
- Houziaux A., 2002, « Les guérisons miraculeuses sont-elles miraculeuses ? », pp. 131-137, in : Houziaux A., éd., *Le renouveau religieux, de la quête de soi au fanatisme*, Clamecy, In Presse.
- Isambert F.A., 1982, *Le sens du sacré*, Paris, Éd. de Minuit.
- Jalouste É., 1891, *Origines et histoire du pèlerinage de Notre-Dame de Vassivière*, Brioude, Vatel.
- Lambert Y., 2005, « Un regain religieux chez les jeunes d'Europe de l'Ouest et de l'Est », in : O. Galland O., Roudet B., dirs, *Les jeunes européens et leurs valeurs. Europe occidentale, Europe centrale et orientale*, Paris, Éd. La Découverte.
- Mauss M., 1950, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.
- Meslin M., 1888, *L'expérience humaine du divin*, Paris, Éd. Le Cerf.
- Noir J., 1907, « La Foi qui guérit au sanctuaire de Vassivière en Auvergne », *Le Progrès médical*, t. xxxiii, 44, 2 nov., pp. 707-710.
- Nora P., 1997, *Les lieux de mémoire. Tome II. La Nation, le territoire, l'État, le Patrimoine*, Paris, Gallimard.
- Paugam, S., 2009, *Le lien social*, Paris, Presses universitaires de France.
- Perrier L., 1989, *Notre-Dame de Vassivière*, Besse, Impr. Morillat.
- Réau L., 1957, *Iconographie de l'art chrétien*, t. II, vol. 2, Paris, Presses universitaires de France.
- Riondet O., 2007, « La célébration communicationnelle ». Accès : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/15/37/40/PDF/celeb_com_def.pdf. Consulté le 25/01/13.
- Saillens É., 1945, *Nos vierges noires : leurs origines*, Paris, Éd. universelles.
- Segalen M., 2005, *Vie d'un musée*, Paris, Stock.
- Virieux J., 1998, *Vierge faux problème*, catalogue de l'exposition Marie en Basse Auvergne : « Deux mille ans d'images et d'imaginaire », Clermont-Ferrand, Conseil général du Puy-de-Dôme.
- 2003, « Pratiques culturelles catholiques en Basse-Auvergne contemporaine », pp. 80-109, in : Conseil général du Puy-de-Dôme, *Des esthétiques méconnues. I. Art sacré et architecture religieuse dans le Puy-de-Dôme (XIX^e-XX^e siècles)*, Clermont-Ferrand, Archives départementales/Conseil général du Puy-de-Dôme – service du patrimoine et des expositions.
- Weber M., 1919, *Le savant et le politique*, trad. de l'allemand par J. Freund, Paris, Union générale d'Éd., 1963. Accès : http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/savant_politique/Le_savant.html. Consulté le 01/03/13.
- Yonnet P., 1999, *Travail, loisir, temps libre et lien social*, Paris, Gallimard.